

## De l'âge et des rayonnages

Quand j'étais enfant, ma mère lisait le *Bulletin d'analyses des livres pour enfants*, mais je ne le savais pas. C'est là qu'elle trouvait les titres des livres qu'elle nous achetait. Ces livres, mes copines ne les avaient pas. On faisait du troc. *Le Tigre dans la vitrine* contre *Fantômette*. *Fantômette*, ma mère ne l'achetait pas. Mais elle achetait *Les Sœurs héroïques de la steppe* que vendaient les Éditions en Langues étrangères de Pékin, et ça, le Bulletin n'en parlait pas.

Quand j'étais enfant, les bibliothécaires de mon quartier lisaient *La Revue des Livres pour enfants*, mais je ne le savais pas. Tout ce que la Revue aimait, les bibliothécaires l'achetaient. Et tout ce que les bibliothécaires achetaient, je le lisais. Elles achetaient aussi, peut-être sans l'avis de la Revue, les romans d'anticipation de Philippe Ebly, et les récits policiers d'Alfred Hitchcock. Je les lisais aussi. Je ne sais pas si elles achetaient Colette Vivier à La Farandole, parce que La Farandole, je l'avais chez moi. Chaque année, sur le stand, nous regardions toutes les nouveautés et nous les achetions, dans une odeur de galette-saucisse.

Quand j'étais étudiante, mon professeur lisait *La Revue des Livres pour enfants*, mais je ne le savais pas. Puis je l'ai su. Mais la Bibliothèque Universitaire ne voulait pas acheter *La Revue des Livres pour enfants*, et à la Bibliothèque municipale il fallait déployer des trésors de diplomatie pour qu'on vous sorte au compte-goutte quelques numéros, pas les

plus récents. Ils étaient dans le « fonds professionnel », les lecteurs n'avaient pas besoin de le savoir. Mon professeur a fini par me prêter l'intégralité de sa collection. Deux gros sacs de papier à bout de bras, le poids de la culture. J'ai tout lu de bout en bout, même les publicités pour les collections nouvelles. J'y cherchais la trace de romans moyenâgeux, j'ai reconnu au passage les livres qu'achetaient mes bibliothécaires d'enfance.

Quand j'ai eu un métier, je me suis abonnée. Au début je laissais les numéros sur la table du salon, au bout de cinq ou six je les ai posés à plat au-dessus d'une rangée de livres, au bout de deux ans ils étaient rangés debout sur leur coin d'étagère. Quand ma fille est née, je me suis mise à lire différemment la rubrique « livres d'images ». Mais il n'y en avait jamais assez, il nous fallait plus de livres que cela, entre deux parutions de la Revue, à ma fille et moi. Quand nous avons déménagé, j'ai mis la Revue dans le même carton que d'autres, *Étapes graphiques* et *Citrouille*.

Quand j'ai commencé à lire dans la Revue des noms de gens que je connaissais, j'ai eu le sentiment étrange d'une perméabilité des univers, une sorte de transgression curieuse. Mais après tout, je commençais à connaître des gens qui parfois écrivaient dans des revues, alors pourquoi pas celle-là.

Quand ma fille a commencé à tripoter nos livres, elle a cherché chaque fois dans le dernier numéro de la Revue si elle ne reconnaissait pas les personnages de ses albums. Mais ce n'était pas telle-

ment facile, dans la nouvelle maquette, à cause des dessins tout bleus ou tout verts. Quand nous avons redéménagé, la Revue avait un carton pour elle seule, les premiers déménageurs avaient trop souffert...

Quand j'ai changé de métier, mon prédécesseur m'a offert de me céder sa collection des anciens numéros de la Revue, depuis le numéro 100, ça pouvait peut-être m'intéresser pour mon travail ? J'y suis allée en voiture, j'ai trié les quelques doublons, il y avait un morceau d'étagère juste au-dessus de l'imprimante, ça tenait juste.

Quand j'ai commencé à rencontrer les gens dont j'avais si souvent vu les noms dans la Revue, j'ai eu le sentiment de vieillir et ça m'a fatiguée. Ma fille s'est mise à déchiffrer ; elle continuait à chercher la trace de ses personnages préférés, puis elle lisait les premières lignes des articles, mais elle a vite compris que ce truc qui s'appelait « ...livres pour enfants » n'était en fait pas un livre pour enfant.

Quant La Joie par les livres a déménagé, on a proposé de donner des revues en double, j'ai soufflé que moi, ce que j'au-

rais aimé, c'était avoir les 100 premiers numéros de la Revue, pour compléter ma collection... Je les ai portés de Château-d'eau à Montparnasse-Bienvenue, j'ai regretté de ne pas avoir pris un taxi. Au-dessus de l'imprimante, j'ai fait une double file. Une triple, ça ne tiendra pas, c'est sûr.

Quand j'ai parlé du « beau » et du « moche » dans un colloque, en m'appuyant sur quatre décennies de critiques d'albums parues dans la Revue, les dames de La Joie par les livres, dans la salle, ne me quittaient pas du regard, j'étais tétanisée. Après, on a bu un verre, je me disais que l'une d'elles avait sûrement écrit une notice sur un album qu'à cause d'elle ma mère m'avait lu le soir dans mon lit, c'était un peu comme si on était de la même famille.

Quand j'ai parlé des *Sœurs héroïques de la steppe* dans *La Revue des livres pour enfants*, je me suis dit que j'aurais dû dédier l'article à ma mère.

Quand une des étudiantes qui suivaient mes cours a signé un article dans la *Revue*, j'ai pensé que je n'aurais jamais su faire ça à son âge.

**Cécile Boulaire**

